



HAL
open science

L'Autre à distance, quand une pandémie touche à l'intime

Claire Estagnasié

► **To cite this version:**

Claire Estagnasié. L'Autre à distance, quand une pandémie touche à l'intime. Questions de communication, 2023, 43, pp.416-420. 10.4000/questionsdecommunication.32119 . hal-04449725

HAL Id: hal-04449725

<https://hal.science/hal-04449725>

Submitted on 9 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Anne MUXEL (2021), *L'Autre à distance, quand une pandémie touche à l'intime*, Paris, éditions Odile Jacob, 302 p.

Référence : Estagnasié, Claire (2024). Anne Muxel, *L'Autre à distance, quand une pandémie touche à l'intime*. *Questions de communication*, (43), 416-420.

Les comportements adoptés lors de la pandémie de la Covid-19 ont-ils irrémédiablement et durablement modifié nos rapports à autrui ? Avec cette question en ligne directrice, l'objectif de *L'Autre à distance* est de s'interroger sur les expériences individuelles et collectives de l'intime pendant la pandémie de la Covid-19, et sur les potentielles conséquences futures des bouleversements sociologiques survenus pendant cette période particulière.

Dans l'avant-propos, l'intime est compris comme « cet espace intérieur dont nous disposons au plus profond de nous-même » (p.9). Le choix de cette définition est intéressant, puisqu'il met l'accent sur la dimension spatiale de cet intime, et non sur l'aspect de lien dans la relation à autrui, qui en est pourtant le sens étymologique, selon le Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales. Un peu plus loin, l'intimité s'entend comme « une négociation personnelle départageant l'espace-temps d'une vie privée à soi de l'espace-temps d'une vie publique et vécue avec d'autres » (p. 15). L'autrice, la sociologue et politologue Anne Muxel, fait donc dialoguer l'intime avec le contexte de crise sanitaire, qui, en atomisant les cadres spatio-temporels de la plupart des activités humaines collectives, en a, par ricochet, bouleversé les intimités.

En pareil contexte pandémique, les codes traditionnels de la recherche scientifique se trouvent eux aussi renouvelés. La démarche de l'autrice consiste en ce qu'elle qualifie d'« enquête en chambre » (p.10), utilisant une méthode de recrutement en « boule de neige » (Audemard, Julien, Objectiver les effets du contexte, *BMS*, 2020). Tout au long de l'ouvrage, l'enjeu consiste à comprendre comment les évolutions des comportements dans les sphères privées font résonner à l'interface du politique et de la sphère publique. Filant la métaphore de la chorale et de « la chambre d'écho à plusieurs voix » (p. 11), A. Muxel a récolté 46 témoignages écrits provenant d'amis, de membre de la famille, de réseaux et de connaissances. Ces récits, anonymisés, forment les pièces individuelles de cet ouvrage, puzzle disparate représentant l'expérience collective de l'intime pendant la pandémie. De nombreuses études, journalistiques pour la plupart, d'institutions publiques ou privées pour d'autres, apportent les éclairages chiffrés cherchant à donner du sens à l'ensemble. D'un point de vue théorique, l'ouvrage se revendique transdisciplinaire, puisant à la fois ses références dans la philosophie (Hannah Arendt, Bruno Latour, Cynthia Fleury, etc.), la sociologie (Pierre-Michel Menger, Jean-Claude Kauffmann, Eva Illouz, Pierre Bourdieu, Georg Simmel, Dominique Cardon, etc.), les sciences politiques (Antoine Bristielle, Pascal Perrineau, etc.), l'anthropologie (Louis-Vincent Thomas) ou la littérature (George Pérec, Albert Camus, etc.) et l'art (Christian Boltanski, Marina Abramovic, etc.).

L'Autre à distance se divise en trois grandes parties, chacune compartimentée en plusieurs chapitres. Parmi les onze que l'on rencontre tout au long de l'ouvrage, chaque chapitre correspondant à une dimension de la vie collective bouleversée par la distanciation sociale. En introduction, A. Muxel rappelle quelques chiffres saillants relatifs au confinement, notamment ceux relatifs à la baisse du PIB français, rapidement suivis d'autres statistiques issues de sondages sur les ressentis des Français. Le propos de l'ouvrage se situe donc en contexte national, bien que d'autres études portant sur d'autres pays soient mentionnées au fil de l'ouvrage.

D'abord, dans la première partie portant sur « le privé confiné » (p. 20), A. Muxel met l'accent sur la distance en tant que telle, ses implications spatio-temporelles, et comment elle affecte les liens sociaux. Le premier chapitre revient sur l'historique des confinements tels qu'ils ont été vécus en France, et des décisions politiques qui y ont été associées. Sont donc passés en revue les différentes règles édictées lors du premier, du deuxième, puis du troisième confinement, ce dernier étant qualifié de « plus ouvert » (p. 35). Ce chapitre aborde ensuite la question de la vaccination sous l'angle du consentement, rappelant son désaveu par 30% des Français, puis se clôt sur l'imaginaire de la défiance et les théories complotistes. L'auteur en retient que les confinements successifs ont fixé de nouvelles normes d'acceptation et restreint les libertés individuelles. Dans le deuxième chapitre, l'accent est mis sur la « recomposition sensorielle » (p. 49) du quotidien pendant les confinements, faisant le lit à de nouveaux rapports avec l'espace et le temps. L'expérience de rester chez soi est qualifiée de « liminaire » (p. 51), c'est-à-dire l'état dans lequel est un individu entre deux étapes d'un rite de passage. À côté de plusieurs références littéraires et de témoignages, l'idée forte réside dans cette phrase : « si l'espace s'est rétréci, le temps, lui, s'est dilaté, et avec lui toutes sortes de sensations peuvent alors advenir » (p. 56). Le deuxième point que l'on retiendra de ce chapitre est la réflexion de l'historien François Hartog sur l'altérité sociale devenue numérique : « le temps du confinement est à la fois une remise en cause du seul présent et un renforcement du présentisme via la technologie à laquelle nous faisons plus que jamais appel » (p. 61). Dans le troisième chapitre, A. Muxel note des « reconfigurations familiales » (p. 65) à la suite du premier confinement, qu'il ait provoqué exode à la campagne pour les Parisiens ou regroupement chez des parents ou enfants. L'expérience du confinement aurait renforcé les fractures sociales déjà existantes - territoriales, sociales, et générée – et la porosité accrue entre sphère privée et professionnelle, que ce soit à cause du télétravail ou de l'école à la maison, et des multiples rôles parentaux que la collision des deux. Après avoir, étayé à l'appui, rappelé les conséquences physiques et psychiques des confinements, l'auteur note la nouvelle nature du sentiment de peur : « l'expérience du confinement a été le rappel d'une fragilité intrinsèque et intime, ressentie dans sa chair même » (p.79). Si pour certaines familles, cette période a été l'occasion de revisiter les rôles familiaux, la satisfaction globale à l'égard de la famille a été fragilisée, tout comme de nombreux couples qui se seraient éloignés, voire séparés. Le chapitre se clôt sur l'idée intéressante que, à distance, les relations ne reposent que sur les informations échangées, forcément clivantes. Par ailleurs, l'auteur insiste sur la construction publique de l'intimité, la dimension sociale étant nécessaire pour nourrir le lien aux autres. Après l'expérience de la

proximité et des reconfigurations qui y sont associées dans le troisième chapitre, le chapitre 4 explore au contraire le vécu des confinements solitaires. Dans ces cas-là, le rapport à l'altérité est en fait le rapport à celle qu'on porte en soi, une « altérité intérieure » (p. 94). A. Muxel qualifie de « distancés affectifs » (p. 95) les groupes isolés, car considérés comme plus vulnérables face à la maladie, à l'instar des aînés. Évoquant les situations parfois abusives qu'ont connues les résidents d'EHPAD, l'auteur rappelle les décisions politiques successives visant ces établissements, sans pour autant entrer dans une analyse détaillée de ce que pourrait être l'intime en établissements pour aînés.

La deuxième partie, plus homogène, traite de l'altérité avec un grand A en contexte distancié (p. 103), abordant un angle profondément communicationnel. Rappelant que « l'inclinaison naturelle des êtres vivants n'est pas la solitude, encore moins l'isolement » (p. 104), A. Muxel s'interroge sur comment être proche tout en restant à distance. On regrette ici une définition plus approfondie de la distance, de son corollaire, la proximité, ou de l'Autre, de l'altérité. Les chapitres 5, 6 et 7 abordent respectivement la question des différents types de distanciations, de la présentation de soi malgré le masque, et de la vie médiée par les écrans. Plus précisément, le chapitre 5 définit les distanciations physiques, sociales et intimes, rappelant que « l'espace personnel est multicouche et dépend des ajustements de distance qui seront faits au gré des relations engagées » (p. 111). Il y est dénoncé l'individualisation de la société, où les mesures proposées sont individuelles, alors qu'il s'agit de répondre à un problème collectif. Par ailleurs, la distanciation s'est appliquée, selon l'auteur, de manière discriminante selon les âges, renforçant une « fracture générationnelle » déjà existante (p. 117). Ce chapitre est sans doute celui du livre qui décortique le plus les reconfigurations des expériences sensorielles durant les confinements, dans les différentes sphères de la vie publique : la finance, le sport, la politique, la religion (p. 121-124) ... En citant Merleau-Ponty et l'importance du contact physique dans la perception de l'autre, A. Muxel rappelle l'importance du toucher, neutralisé pendant la pandémie, alors qu'il est le seul sens qui « ne peut jamais être supprimé » (p. 124). Pour la sociologue, « l'intimité est affaire de limites » (p. 129), imposées, ou autorisées à être franchies. L'intimité serait l'affaire de positionnement des corps et des esprits par rapport aux autres, et c'est en cela que la pandémie aurait tant bouleversé l'intime. Le chapitre 6 s'inscrit dans une perspective goffmanienne de présentation de soi pour aborder la question du port du masque. Ici, la sociologue souscrit à la pensée de Georg Simmel, qui voit le visage comme opérant une cohérence entre dedans et dehors, constituant par là même « une frontière entre l'intériorité et l'extériorité » (p. 138). A. Muxel porte alors un regard critique sur l'obligation du port du masque, qui altérerait la communication, la présence aux autres et le discernement. En conséquence d'un sourire masqué, le regard serait surinvesti : ici, une référence aux travaux de Claudine Haroche (*L'avenir du sensible. Les sens et les sentiments en question* Paris : PUF, 2007) sur l'hypertrophie du regard aurait été la bienvenue. Citant les travaux de l'anthropologue David Le Breton, le port du masque est qualifié d'une « rupture anthropologique », car menant à un « anonymat généralisé » lourd de sens (p. 158). Enfin, dans le chapitre 7, l'auteur soutient que « la pandémie a entériné une irrésistible numérisation de l'intime » (p. 159), menant à « une nouvelle grammaire du sensible » (p. 161). Le chapitre propose des pistes de réflexion intéressantes sur l'altération de la mémorisation des moments partagés par écrans interposés, les possibles conséquences cognitives, ou encore la reconfiguration du dialogue aux autres et à

soi-même lors des visioconférences, qui conduirait à une « double altérité » (p. 170). L'idée maîtresse du chapitre est que toutes les identités risquent d'être reconfigurées par cette médiation numérique, que ce soit dans les relations de travail (en voyant les espaces personnels des collègues), jusqu'au rôle même du thérapeute (en médiant numériquement le cadre de la psychanalyse).

La troisième partie se veut thématique et propose d'entrer dans le détail de cette « nouvelle grammaire de comportements » (p. 175) de l'intime. Les chapitres 8, 9, 10 et 11 abordent respectivement comment la pandémie a affecté l'éducation, le travail, la santé et l'amour. Tout au long de l'ouvrage, l'auteur interroge le vécu de la distance selon les âges, et c'est dans cette veine que le chapitre 8 revient sur la « sociabilité juvénile » de la « génération Covid » (p. 184). Après une partie citant différents sondages sur le vécu des élèves et des enseignants à distance, on retiendra que la transmission des savoirs a été affectée à la fois en ligne (par la réorganisation du travail) et en présentiel entre les confinements (par le port du masque), que ce soit pour les enfants ou les étudiants. Finalement, le chapitre conclut sur le renforcement des inégalités, causé par l'enseignement distanciel, et par la difficulté à transmettre des savoirs dans pareil contexte. L'idée forte du chapitre 9 est que la pandémie a bouleversé le rapport au travail dans son ensemble, que ce soit concernant les décloisonnements des temps sociaux, le télétravail ou les pressions ressenties sur les travailleurs des services essentiels ou le personnel de la santé. Le passage massif d'une grande partie des salariés à distance est documenté à l'aide de nombreuses études, et de manière un peu chronologique, de décret en décret. Ici encore, l'auteur retient la dimension genrée des expériences vécues du travail à distance (les femmes ayant été davantage pénalisées que les hommes) et générationnelle (les jeunes ayant été plus isolés). Le chapitre se clôt sur une tentative de balance entre les avantages et inconvénients du télétravail, ne prenant pas vraiment en compte que ce dernier existait déjà avant la pandémie. En revanche, le passage interrogeant le futur du travail à distance et la perte de sens conjuguée avec le « simulacre de la permanence d'une présence physique » (p. 221) propose des pistes de réflexion stimulantes sur les organisations de demain. A. Muxel soutient que les remaniements des espaces de travail affecteraient le sens qu'on lui porte, délimitant de « nouveaux cadres biographiques et émotionnels qui ne seront pas sans fabriquer, avec de nouveaux matériaux, nos enveloppes psychiques et sociales dans le monde de demain » (p. 222). Le chapitre 10 commence par une réflexion sur la perception de la mort dans nos sociétés contemporaines, qualifiées de « thanatophobes » (p.225) puisque la mort serait symboliquement écartée pour être éradiquée, la rendant par là-même traumatisante, et même omniprésente. Pour l'auteur, la mort serait à la fois partout (dans le décompte quotidien des décès dus au virus) tout en étant invisibilisée. Les façons de soigner ont aussi été impactées par la pandémie, que ce soit dans la mise en place des téléconsultations que l'accès aux corps des malades, des défunts. Aborder la question de la mort suppose forcément aussi d'effleurer celle du deuil et des rites funéraires, étapes collectives aussi profondément altérées dans leur sensorialité distanciée. L'émotion dominante qui restera dans la mémoire collective après la pandémie sera, selon A. Muxel, celui de « tragique » (p. 244), vécu collectivement. Le dernier chapitre porte sur l'amour en temps de Covid : de la baisse des naissances au baiser rendu suspect, en passant par les rencontres amoureuses désormais surtout médiées par les applications. Au-delà de la sexualité, c'est toute la grammaire de l'amour qui est affectée par la distanciation. En conclusion, A. Muxel qualifie l'intime de la pandémie de

« crise sans fin » (p. 259) : il est bon de rappeler ici que l'ouvrage a été publié en octobre 2021, entre les quatrième et cinquièmes vagues de Covid-19. Prenant la parole au « je », la sociologue retient surtout l'incertitude tant collective qu'individuelle, bien que la crise sanitaire ait transcendé les cadres privés, publics, et nationaux. Finalement, l'autrice appelle à un retour à l'intime, qui serait « aussi salvateur qu'une résilience collective » (p. 264), et à un rappel de notre vulnérabilité, à notre mortalité. L'éventualité de la mort reste en effet un fil conducteur de l'ouvrage, qui s'achève sur une postface, rédigée elle aussi à la première personne. Ces deux pages, évoquant le décès de son père, sont certainement les plus intimes de *L'Autre à distance*. On comprend alors vraiment alors les motivations de ce livre, patchwork de témoignages, chiffres et enquêtes : témoigner, à travers la métaphore filée de la « réflexion chorale » (p. 274), de la nécessité de préserver l'intime, cette fois-ci au sens d'union à l'autre, malgré la distanciation physique.

Au fil de l'ouvrage, la personne lectrice se remémorera sans doute ses propres expériences et vécus sensibles des confinements successifs. En effet, le point fort de cet ouvrage est bien de superposer les voix, que ce soit celles des personnes répondantes, des données secondaires issues d'articles de presse, de philosophes, de l'autrice, ou de la personne tenant l'ouvrage dans ses mains. Le livre en lui-même constitue donc une expérience, ce qui est plutôt une réussite lorsqu'on aspire à parler de l'intime et du sensible. *L'Autre à distance* est riche de concepts forts (altérité, distance, proximité) qui restent parfois définis en surface. La proximité est évoquée en lien avec « l'être ensemble » (p. 73-75), mais il aurait été intéressant de distinguer la proximité euclidienne (au sens géométrique du terme) de la proximité fonctionnelle (qui est utilisable par les individus) ainsi que les dynamiques qui y sont associées (Festinger, Leon, Schachter, Stanley & Back, Kurt, 1950, *Social pressures in informal groups; a study of human factors in housing*). En outre, l'autrice fait référence aux ressources affectives (p. 69) sans préciser à quelle conception de l'affect elle souscrit. L'ouvrage se conclut sur un appel à une « requalification de l'altérité » (p. 269) comme conséquence d'une liberté troublée, mais sans non plus se rattacher à une conception théorique précise. Par ailleurs, la vision adoptée est très franco-française, ce qui est dommage pour parler d'une pandémie globale, mais vu l'étendue du sujet couvert, on comprend que l'autrice ait voulu délimiter l'objet à l'étude. Enfin, par le type de recrutement adopté même, la méthode boule de neige, on notera également une certaine homogénéité sociale parmi les personnes répondantes. Certes, leurs profils sont assez balancés en termes de provenance géographique en France, d'âge (entre la vingtaine et 90 ans) et de genre (27 femmes et 19 hommes). Mais on regrettera toutefois la relative uniformité sociale : une surreprésentation de personnes autour de la soixantaine, de milieux socioéconomiques plutôt privilégiés, et l'absence de personne non binaires. Par ailleurs, le chapitre 8 portant sur l'éducation ne propose pas de témoignages d'enfants, et à peine d'étudiants, la focale étant davantage placée sur les professeurs, et plus particulièrement les enseignants-chercheurs. En outre, la juxtaposition d'études de natures et sources diverses présente un aspect un peu répétitif et laisse à penser que les chiffres parleraient d'eux-mêmes, se suffisant pour expliquer un phénomène.

Finalement, malgré un aspect un peu catalogue, l'apport principal de cet ouvrage réside dans la résonance entre ces dernières utilisées comme données secondaires, et les témoignages

sensibles récoltés par l'auteurice. *L'Autre à distance* représente un ouvrage de vulgarisation complet et accessible sur les conséquences privées d'un contexte public, une pandémie historique, aux conséquences sociales et économiques inégalées jusqu'alors. En cela, il s'inscrit parfaitement dans la vocation de sa maison d'édition, les éditions Odile Jacob, qui diffusent des ouvrages visant à comprendre les débats de société et les données scientifiques en renouvelant la vision. En illustrant par des cas concrets les données chiffrées provenant de multiples sources, *L'Autre à distance* donne chair aux souvenirs et expériences d'une époque qui a pu sembler, pour beaucoup d'entre nous, un peu irréelle.

Claire Estagnasié

Université du Québec à Montréal
Département de communication
sociale et publique
Pavillon Judith-Jasmin
405 rue Sainte-Catherine Est
Montréal, Québec, H2L 2C4
estagnasie.claire@uqam.ca

Et Université Côte d'Azur
Gredeg - Bâtiment 2
Campus Azur du CNRS
250 rue Albert Einstein - CS 10269 - F
06905 SOPHIA ANTIPOLIS Cedex
claire.estagnasie@etu.unice.fr